

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

VARIÉTÉS
SERIEUSES
ET AMUSANTES.
TOME TROISIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5712 S. UNIVERSITY AVE.

CHICAGO, ILL. 60637

Laborde

VARIÉTÉS

SERIEUSES

ET AMUSANTES:

NOUVELLE ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

Qua placeant, postis omnibus, ipse lege.
Ovide.

PAR M. SABLIER.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez MUSIER, Fils, Quai des Augustins.

M. DCC. LXIX.



T A B L E
D E S M A T I E R E S.
T O M E T R O I S I E M E.

R É F L E X I O N S
S U R D I V E R S S U J E T S.

<i>A</i> R T I C L E I. <i>Jugemens humains,</i>	page 1
<i>Article II. Littérature,</i>	26
<i>Article III. Sociétés.</i>	49
<i>Article IV. Religion, & autres matieres sérieuses,</i>	60
<i>Article V. Passions & amour-propre,</i>	83
<i>Article VI. Honneur & probité,</i>	103
<i>Article VII. Usages de différens Peuples,</i>	106
<i>Article VIII. Diverses réflexions,</i>	127
<i>Pœstes diverses,</i>	163
<i>Historiettes, apophtegmes & bons mots,</i>	
<i>Avertissement,</i>	337.

vj TABLE DES MATIERES.

<i>Historiettes ,</i>	332
<i>Apophtegmes & bons mots ,</i>	395
<i>Addition aux Historiettes ,</i>	421
<i>S. François de Sales ,</i>	438

Fin de la Table du Tome III.

ERRATA

DU TROISIEME VOLUME:

PAGE 23, ligne 3, accedisse, lisez, accidisse:

Pag. 60, lig. 14, croire qu'il n'y a un Dieu, lisez qu'il y a un Dieu.

Pag. 132, avant le vers latin, Rotilius, lisez Rutilius.

Pag. 204, lig. 7, un amour insensé, lisez une amour insensée.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

POESIES DIVERSES,

DIVISÉES EN QUATRE PARTIES.

COMME les Poësies d'un même Auteur, même en les supposant bonnes, pourroient fatiguer à être lues de suite, j'ai cru devoir détourner l'ennui du Lecteur en mettant ce recueil en quatre Parties.

La première contiendra l'Anthologie.

La seconde, des Pièces en vieux langage & très-anciennes.

La troisième, des Pièces fugitives qui n'ont point été imprimées, ou qui ne l'ont pas été en entier.

Et la quatrième, que j'intitule *Juvenilia*, sont quelques Ouvrages de jeunesse, que j'ose présenter au Lecteur.



PREMIERE PARTIE.

ANTHOLOGIE.

CE mot, traduit en latin par celui de *florilegium*, signifie *choix de fleurs*. Je ne fais si ce titre est bien juste ; c'est un recueil de tous les petits Ouvrages de l'antiquité échappés à la barbarie des siècles intermédiaires, que Lubin a donné au Public avec une traduction latine de sa façon ; mais on a tout mis, on n'a point fait de choix.

Ce sont des Epitaphes sans nombre, des vers sur des Villes, sur des Fontaines : c'en sont sur des statues de Dieux, de Héros, dont cependant le sujet qui y est détaillé, mériteroit d'être examiné par nos Peintres & Sculpteurs modernes.

Souvent ce sont vingt Poètes qui se sont égayés sur un *ex voto*. De quel intérêt, par exemple, peut être pour nous l'offrande qu'un particulier fait de ses instrumens pour le vol, pour la pêche, pour la chasse ? Ou celle d'un enfant qui a consacré à Mercure ses osselets,

son flageolet, & sa toupie ? Que me fait l'éloge d'un cuisinier qui s'est retiré du service ?

Malgré cela, ce recueil est précieux ; on y développe le goût de l'antiquité ; on y voit, comme à présent, des hommes qui parlent mal des femmes, des libertins qui secouent le joug de la Religion reçue, des Philosophes qui réfléchissent, des gens à prétendus bons mots (car les Grecs étoient tous aussi mauvais plaisans que nous), des ivrognes, des amoureux, &c. tous les siècles se ressemblent. Avoir plus ou moins de prétentions à l'esprit, voilà je crois la différence.

J'ajouterai encore, qu'on voit que les Anciens connoissoient cette partie si noble de l'ame, le sentiment qui a pris le dessus dans nos Comédies modernes, depuis que l'on ne cherche plus à y rire.

Il seroit impossible de donner de ces petits Ouvrages une traduction complète en notre langue. De plus le goût trop simple des uns ennuyeroit notre vivacité françoise ; l'obscurité qui régne dans d'autres ne peut se développer, parce qu'ils ont rapport à quelques traits de la fable qui nous sont inconnus, ou

à quelque événement arrivé dans le siècle où ils ont été écrits.

J'ose hasarder une traduction ou plutôt une imitation de plusieurs de ces Pièces; mais ce n'auroit point été donner une idée de l'Anthologie, de ne présenter que ce qui convient à notre goût françois.

Je prévois que les Savants vont me reprocher que ce n'est point ici une traduction. Eh bien! soit. Mais j'écris pour des François. Ce n'est point l'esprit de la langue Grecque que le Lecteur demande; ce sont les idées, les pensées des Anciens qu'on est bien aise de connoître; les donner mot pour mot eut été les rendre ou inintelligibles ou décharnées. On voit assez la preuve de ce que j'avance dans une partie des versions du grec en latin, où souvent la traduction, quand elle est *de verbo ad verbum*, est plus obscure que l'original, je l'ai éprouvé.

Comme donc chaque langue est plus ou moins ferrée, & a ses tours qui lui sont propres, j'ai pris le parti, ou d'étendre pour plus d'intelligence, ou même de ne donner que le sens de l'Épigramme.

J'ai même adouci des expressions

trop libres que se permettoient les Anciens, mais je suis persuadé qu'on reconnoitra les endroits où j'ai respecté la délicatesse du Lecteur.

On pourra voir à travers la foiblesse de ma traduction, que les Anciens ne songeoient qu'à penser, & ne cherchoient point à surprendre. Car on ne trouve gueres dans l'Anthologie, cette gradation d'idées qui nous fait mettre la plus aimable ou la plus vive à la fin; ce qui conduit naturellement à ce que nous appellons la pointe de l'Épigramme; & j'ai osé changer quelquefois l'arrangement de mon original, pour ne pas rebuter le Lecteur françois.

C'est cette façon simple de s'exprimer, qui a tant excité les railleries des beaux esprits du siècle passé, qui disoient *une Epigramme à la grecque, une soupe à la grecque*, pour dire une Epigramme & une soupe qui n'avoient ni sel ni goût.

Je conviens que nos Epigrammes de Marot, du Cabinet Satyrique, de Rousseau & d'autres Auteurs sont en général meilleures que celles des Grecs; mais outre qu'il s'en trouve chez eux

d'aussi bonnes, ils nous ont donné les premiers préceptes non-seulement de l'Epigramme, mais de presque toutes les sciences. Nous en avons profité pour aller plus loin. Faut-il mépriser notre pere, parce que nous en savons plus que lui? Et n'est-ce pas à l'éducation qu'il nous a donnée, que nous devons l'avantage de l'avoir surpassé?

EXTRAITS DE L'ANTHOLOGIE
DU LIVRE PREMIER.

DE JULIEN,

Sur une Lacédémonienne.

Licus, des ennemis évitoit la poursuite :
 Dans les bras de sa mere il chercha son recours.
 Elle-même coupa la trame de ses jours,
 Qu'il avoit espéré conserver par la fuite.
 Va, dit-elle en courroux, va languir chez Pluton.
 Je l'avoue, il est vrai, je t'ai donné la vie ;
 Mais tu n'es point mon fils, je n'accorde ce
 nom,
 Qu'à ceux dont la valeur honore ma Patrie.

DE

DE PARMENION,

Sur la journée des Thermopyles.

Tout annonçoit aux Grecs un destin déplorable,
 Les Perses menaçoient ce Peuple de Héros :
 La terre succomboit sous leur nombre innom-
 brable :

Neptune étoit caché sous leurs mille vaisseaux.

Trois cent mortels restés sur la poussière

Ont arrêté leurs fastueux projets.

Vous, de la Grece inutile barriere ,

Montagne , Océan , rougissez à jamais.

D'ARCHIAS.

J'ai suivi quarante ans les drapeaux de Bellone ,

Je n'ai point combattu , sans revenir vainqueur ;

Et maintenant je languis , je frissonne ,

Je succombe sous la douleur.

Allons mon bras , une victoire encore ,

Prends ce fer , ne sois point courageux à demi ;

Chasse le mal qui me devore ,

Comme tu chassas l'ennemi.



Du même.

Paroles adressées aux Grecs, qu'on
fait dire à Hector, lorsqu'on portoit
son corps en terre.

Que le tombeau qu'on me prépare
Soit creusé jusques au Tenare.

Gardez-vous de laisser des traces de mon sort
Vous Grecs, qu'à ce devoir votre piété guide.
Et souvenez-vous bien que le lievre timide
Tremble à l'aspect du lion mort.

D' A L P H E' E.

Redoute, ô Jupiter, une nouvelle guerre:
Par les plus forts remparts,
Défends de toutes parts
Le séjour du tonnerre.

Cherche tous les secours que tu peux emprunter:
Rome, maîtresse de la terre,
N'a plus que les Cieux à dompter.

D E P H I L I P P E ,

Sur Léonidas, mort au combat des Thermopyles:

Xerxès envisageant ce mortel si célèbre,
Le fier Léonidas, percé de mille coups,
Le couvrit de sa pourpre, au lieu d'habit su-
nebre.

L'ombre de ce héros apparut en courroux.
 Vile armure d'un lâche & non pas de Bellone,
 D'un bouclier couvrez-moi seulement;
 Et que Pluton connoisse à ce seul ornement,
 Que je suis de Lacédémone.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Dialogue.

J U P I T E R.

Petit fripon d'Amour, pour punir ta malice,
 Je te prendrai ton arc, tes flèches, ton carquois.

L' A M O U R.

Puissant maître des Dieux, sont-ce là tes exploits?
 Il faut à Jupiter un plus noble exercice.
 Tonne, frappe, détruis, fais briller les éclairs,
 Montre tout ton pouvoir en troublant l'univers:
 Que sur le monde entier ton courroux s'évapore,
 Pour moi, sans recourir à quelque trait nouveau,
 Je te ferai redevenir encore
 Cygne, ou Taureau.

D'ALPHÉE DE MITILENE.

Je fais peu cas d'un champ fertile,
 Et des richesses de Crésus:
 Tant de trésors sont pour moi superflus:
 Je ne demande que l'utile;

H ij

Trop désirer est un défaut,
Et rien de trop, est le trop qu'il me faut.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Diogene arrivant au séjour ténébreux,
Crésus apparut à ses yeux.
La présence d'un Roi jadis si magnifique
Excita son rire cynique.
Que vois-je ici, Crésus, c'est toi ?
Tu tiens moins de place que moi.
Déployant son bâton, qui fut son bien unique,
J'emporte mon trésor & tu laisses le tien,
J'ai mon bâton, tu n'as plus rien.

DE LUCIEN.

De tes biens fais usage,
Comme devant mourir le lendemain.
Ecoute encor : Ménage,
Comme voyant la mort dans le lointain.
Le Philosophe, ou plutôt l'homme sage,
Entre ces deux points arrêté,
Jouit & met un frein à sa cupidité.

DE PALLADAS.

Que le destin m'accable de malheurs,
J'aime encor mieux supporter ses rigueurs,
Que de plier sous l'insolence
D'un Financier dans l'opulence.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Prodigue , écoute moi ; la sage tempérance
Prévient les maux de l'indigence.

D'ARCHIAS.

Le Thrace est barbare à nos yeux :
Examinons un peu , nous sages de la Grece.
Un enfant qui paroît à la clarté des Cieux ,
Lui devient un sujet de larmes , de tristesse ;
Il célèbre sa mort par des chants d'allégresse.
A-t-il tort ? Ici bas tout n'est qu'affliction ,
Perte d'amis , de biens, crainte, erreur, maladie.
En payant le tribut que l'on doit à Pluton ,
On trouve le remède aux chagrins de la vie.

D'UN AUTEUR INCONNU,

Sur Démocrite & Héraclite.

Toi qui riois de tous les hommes ,
Prépare encor de nouveaux traits :
Tu verrois maintenant ceux du siècle où nous
sommes
Plus ridicules que jamais.

Philosophe triste & sauvage
Redouble tes gémissemens ,
Les mortels de ce dernier âge ,
Sont plus méchants que de son tems.

Tous deux aviez raison, je le vois, je le sens.
 Vous imiter tous deux est ce qui m'embarrasse;
 Car je ne puis, quoi que je fasse,
 Rire & pleurer en même-tems.

DE POSIDIPPE.

Que faisons-nous dans cette vie ?
 Les travaux du barreau sont toujours ennuyeux ;
 Les soins de la maison sont bien souvent fâ-
 cheux ;
 Qui du voyage a la manie ,
 Peut éprouver mille accidents divers.
 Qui risque son bien sur les mers ,
 N'est jamais sans inquiétude.
 Le mariage a ses revers ,
 Le célibat est une solitude :
 La saison des beaux jours n'est qu'ivresse &
 qu'erreur ,
 La vieillesse n'est que langueur.
 Ainsi donc le mal nous dévore
 Dans chacun des Etats où l'on est entraîné ;
 Et de-là je conclus, qu'il vaudroit mieux encore
 Ou mourir de bonne-heure , ou n'être jamais
 né.



LA CONTRE-PARTIE.

Par Métrodore.

Les travaux du barreau sont toujours agréables,

Le profit & la gloire en sont inséparables.

On a chez soi repos, aise, tranquillité.

L'ardeur de voyager est un charmant délire,

On satisfait sa curiosité,

On s'instruit : n'est-ce rien que de pouvoir s'instruire ?

Pourquoi craindre sur mer les Autans en courroux ?

Les profits qu'on y fait, sont un attrait pour nous.

Un mortel que sa destinée

Mene au lien de l'himenée,

Est Roi dans sa maison. Il voit autour de lui

Des enfans, une femme tendre ;

S'occupe avec plaisir des soins qu'il en faut prendre :

Si l'on étoit sans soins, on vivroit dans l'ennui,

Le célibat : Eh ! pourquoi s'en défendre ?

On a toute sa liberté.

La jeunesse a pour soi la force & la santé,

La vieillesse a l'expérience.

Ainsi, dans quelque état que l'on soit entraîné,

Quant à moi je soutiens qu'il est bon d'être né ;

Voilà ce que je pense.

DE PALLADAS.

Lorsque je naquis , j'étois nu :
 Je le ferai de même à mon trépas.
 Pourquoi m'embarasser des choses d'ici bas ?
 Je m'en irai comme j'étois venu.

Du même.

Je naquis dans les pleurs , je mourrai dans les
 larmes :
 Tous mes jours ne seront qu'éternelles allarmes.
 Tu n'as que trop sujet de te désespérer,
 Triste mortel, à qui tant de maux font la guerre,
 Atôme que le sort fit sortir de la terre ,
 Pour y rentrer.

Du même.

Race imbécille & vaine , examine-toi bien ;
 Foible mortel, gémis & pleure :
 Cherche à t'instruire, apprends jusqu'à ta der-
 nière heure :
 Tu sauras que tu ne fais rien.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Je compare ce fou qui, sorti d'esclavage,
 Rentre dans les liens

D'un second mariage,
A cet autre imbécille échappé du naufrage,
Qui risque encor sur mer son repos & ses biens.

DE PAUL LE SECRETAIRE.

De la virginité, cette vertu si pure,
On a voulu faire un trésor;
Mais ce bien, je le veux, plus précieux que l'or;
Ce bien est-il conforme aux loix de la nature?
Si chaque homme, à son gré, se livre à cette er-
reur,
Où le fanatisme l'entraîne,
Que deviendra la race humaine?
Elle est l'œuvre du Créateur,
L'homme a-t-il droit de la détruire?
L'Éternel a parlé, c'est à nous d'y souscrire.
Ceux qui nous précédoient nous ont donné le
jour,
Donnons la vie à notre tour,
Sous la condition d'un lien respectable.
Nous payons une dette, en peuplant l'Univer
Mais laissons à des cœurs pervers
Des Phrinés, des Lais la race méprisable.

D'UN AUTEUR INCONNU.

D'un mortel qui subit le joug de l'himénée,
On rit, on plaint sa destinée;

178 ANTHOLOGIE.

Et souvent le railleur, quelques momens après,
Tombe dans les mêmes filets.

DE LUCILIUS.

 Tout mortel qui, devenu vieux,
 Fatigue le Ciel de ses vœux,
Pour éloigner l'instant de son heure dernière,
Mérite que les Dieux exaucent sa prière,
Pour voir passer le cours de ses jours malheureux
 Dans la peine & dans la misère.

DE PALLADAS.

Craignons également la sage & la coquette:
Pernicieuse engeance, a dit un grand Poëte,
Homere est véridique, il le prouve de plus.
Sous le fer des Vainqueurs les Troyens abbatrus
Pour vouloir soutenir une femme adultère (1);
Tous ces combats d'amans ou vainqueurs, ou
 vaincus,
Assiegeant la pudeur d'une femme trop fiere (2):
Ce sont les traits frappans que le divin Homere
A cru devoir transmettre à la postérité,
Monumens éternels de cette vérité.

(1) Hélène.

(2) Pénélope.

Du même.

A l'élément qui tout enflâme ,
 Jupiter ajouta la femme :
 Ce sont deux feux qui font notre tourment.
 Le premier est le moins à craindre ,
 On peut l'appaiser aisément ;
 Mais la femme est un feu que l'on ne peut éteindre.

Du même.

Toi , qui crois n'être pas sous le joug de ta femme ,
 Tu caches le levain renfermé dans ton ame :
 Je fais par quels détours tu voudrois te flatter.
 Ma femme a , je n'en puis douter ,
 De la vertu , de la décence ,
 N'a point de ces défauts qui peuvent éclater :
 Sur ses petits travers j'ai de la complaisance.
 Il faut , pour conserver la paix dans sa maison ,
 Et des ménagemens , & de la politique.
 Tu n'es pas son esclave , oui , je sens ta raison ,
 Mais bien son premier domestique.

DE PHILIPPE.

Dame Ragonde est encore fraîche & belle ,
 Son lit , jadis , étoit Vierge comme elle :

H vj

Un seul amant y demandoit sa part,
 A sa priere on n'avoit point d'égard.
 Aujourd'hui le lit de Ragonde
 Devient le lit de tout le monde.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Un voleur dormoit contre un mur,
 Jupiter apparut, comme un Dieu secourable.
 En quels lieux es-tu, misérable ?
 Va, fuis, cet endroit n'est pas sûr.
 La frayeur le reveille ; il fuit, & le mur tombe.
 Je vous promets, dit-il, grands Dieux une he-
 catombe,

Vous daignez veiller sur mes jours.
 Mais plus je me connois & plus je considère,
 Puisqu'un Dieu vient à mon secours,
 Ce mot de crime est donc un mot imaginaire ?
 Vivons toujours de même, & ne songeons qu'à
 nous.

Sur ce raisonnement le faquin se replonge
 Dans les vapeurs du sommeil le plus doux.
 Jupiter reparoit ; mais c'est toujours en songe.
 Coquin ne te flatte pas tant :
 Peux tu croire du Ciel la justice endormie ?
 Si je t'ai conservé la vie
 C'est pour te réserver au gibet qui t'attend.

DE LUCIEN.

Qui vit dans l'opulence & la prospérité,
 Voit le tems s'écouler avec trop de vitesse.
 Pour qui languit dans la détresse,
 Un seul jour, une nuit est une éternité.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Inconstante fortune, & vous foible espérance,
 Je vous dis adieu pour jamais.
 Vos biens n'ont plus pour moi d'attraits;
 Vous n'en montrez que l'apparence :
 Dans le lointain ils semblent doux,
 Et dès qu'on s'en approche ils disparaissent tous.
 Allez donc, je vous vois sans regret disparaître,
 Allez présenter vos appas,
 A ceux qui ne connoissent pas
 Le seul bien qui soit à connoître.

D'ARGENTARIUS.

Je vois sur ce çacher le jeune Cupidon
 Qui modere, à son gré la fougue d'un lion,
 Le fouet d'une main & de l'autre la guide
 Ecuyer téméraire, il n'appréhende rien.
 Le férocé animal est devenu timide,
 S'il peut assujettir une bête intrépide,
 Que fera-t-il d'un cœur foible comme le mien ?

D'UN AUTEUR INCONNU.

Contre l'amour il est plus d'un remède :
 Le tems sur-tout est d'un fort grand secours ;
 Mais , si le tems ne vient point à votre aide ,
 Au jeûne austère il faut avoir recours.
 Si ce moyen ne peut vous en défendre ,
 Je n'y fais plus que de vous aller pendre !

DE LUCIEN.

D'un service qu'on peut me rendre,
 S'il a prômpement son effet,
 Mon cœur sensible est satisfait ;
 Mais si l'on me fait trop attendre,
 Le service qu'on rend n'est plus même un bien-
 fait.

Du même.

Chez un Ingrat un service placé
 Est un vin mis dans un tonneau percé.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Prière à Dieu.

Des biens qui nous sont nécessaires
 Daigne favoriser , puissant maître des Cieux ,
 Ceux qui t'adressent leurs prières ,

Et ceux qui jusqu'à toi ne portent point leurs
vœux.

Daigne encor, ô bonté suprême,
Daigne ne point accorder
Les maux qu'un insensé, dans sa fureur extrême,
Pourroit te demander.

Nota. Cette Priere, digne du Christianisme, est bien ancienne. Platon, dans son second Alcibiade, la cite comme d'un Poëte qui vivoit long-tems avant lui. J'aurois voulu pouvoir la rendre avec la précision qu'elle a dans l'original; & je vais la donner dans la traduction latine, qui est mot pour mot. Je sens combien je perdrai à la comparaison, mais n'importe.

*O Jupiter, bona & precantibus & non precantibus
Nobis da. Mala autem etiam à precantibus averte.*

DE LEONIDAS.

Monfieur le Rat qui venez chercher gîte
Dans le galetas que j'habite,
Qu'espérez-vous en mon logis?
On meurt de faim chez moi, je vous en avertis
Ainsi donc sortez au plus vite.
Si, par dépit, votre appétit rongeur

184 ANTHOLOGIE.

Jusques sur mes papiers veut porter sa fureur ;
Vous êtes dupe , en conscience.
Ce sont maigres ragoûts, je vous le dis d'avance
Que les ouvrages d'un Auteur.

D'AGATHIAS.

Vous craignez de mourir ; mortel, quelle folie ?
Vous rentrez dans le sein de la tranquillité,
Où vous n'éprouvez point, comme dans votre
vie,

Les douleurs de la maladie ,
Les horreurs de la pauvreté.

Je le vois, vous n'osez adopter mon système ;
Eh bien ! soit : oui, la mort est un malheur
extrême.

Mais ce malheur, si j'en dois convenir ,
N'arrive qu'une fois , pour ne plus revenir :
Et les maux , les travaux, la crainte, la tristesse,
Qui partagent le cours de vos jours languissans,
Tour-à-tour renaissans
Se succèdent sans cesse.

D'UN AUTEUR INCONNU.

J'ai du destin suivi l'arrêt cruel ,
Je vivois , jè suis mort, je vous attends mortel,
Et vous-même bien-tôt en attendrez un autre ,
Dont le sort à son tour suivra bien-tôt le vôtre.

Ainsi chaque homme enfin sera précipité
 Dans l'abîme profond, qu'on nomme éternité.

DE LUCIEN.

Lorsqu'en tes projets criminels,
 Tu peux te dérober aux regards des mortels,
 Ton cœur est satisfait. Regarde, téméraire,
 Regarde ce Ciel qui t'éclaire!
 Tu crois de tes forfaits
 La mémoire effacée.
 L'homme ne voit que les effets,
 Dieu connoît jusqu'à la pensée.

DE PALLADAS.

Je voyois des débris de marbres & d'images,
 Antiques monumens des sincères hommages
 Qu'Alcide avoit reçus aux pieds de ses autels.
 L'homme a donc oublié, me disois - je à moi-
 même,

Ce qu'il devoit aux immortels ?
 Sans cesse je songeois à cette erreur extrême !
 Quand lui-même une nuit apparut à mes yeux,
 Et me dit en riant : Mortel, puisque tout change,
 As-tu lieu de trouver étrange
 Que le destin du monde atteigne un peu les
 Dieux ?
 Le culte, les autels sont ouvrages des hommes.

186 ANTHOLOGIE.

Rien ne peut altérer notre Etre glorieux ;
Mais tout immortel que nous sommes ;
Puisque même envers nous vos cœurs sont in-
constans ,
Pour ce qui tient de vous , nous dépendons du
tems.

DE LUCILIUS.

Timante est mort : pourquoi plaindre Timante ?
Aux chagrins de la vie il ne prend plus de part.
Plaignons plutôt ce malheureux vieillard
Qui gémit sous le poids du mal qui le tourmente,
Et voit la mort à chaque instant présente.

DE BISANTIN.

Si quelque grand Seigneur aime à se voir flatté,
Que d'esclaves viendront nourrir sa vanité !
Il en croîtra de toute sorte.
Ainsi tout homme sage, ennemi des flatteurs ,
Doit moins s'en prendre à ces adulateurs
Qu'à l'esprit bas qui les supporte.

Nota. Lucien pense tout le con-
traire. » Les flatteurs à mon avis, dit-
» il, sont pires que ceux qu'ils flattent,
» & sont cause par leur lâcheté de l'or-
» gueil & de l'insolence des autres.
Voilà deux sentimens bien diffé-

ANTHOLOGIE. 187

rens ; malgré cela , je crois qu'on peut
soutenir le pour ou le contre , & on
trouvera de bonnes raisons.

DE PALLADAS.

Qu'un ennemi mortel & m'outrage & m'offense,
Je le connois & me mets en défense.

Que dire du cœur faux où je me suis lié ,
Et qui , pour me tromper , auprès de moi s'at-
tache ?

L'ennemi véritable est celui qui se cache
Sous le voile de l'amitié.

DE LUCIEN.

Le monstre le plus odieux
Que produise l'humaine engeance ,
Est un perfide ami , qui prend ma confiance.
Je puis parer les traits qu'un ennemi me lance ;
Mais lorsqu'un ami faux m'a fasciné les yeux ,
Par les dehors trompeurs , dont le fourbe me
berce ,
Je suis à découvert : les traits dont il me perce
Sont plus sûrs & plus dangereux.

DE THEOGNIDES.

La triste & froide vieillesse ,
L'aimable & vive jeunesse ,

Me causent à la fois un égal embarras :
L'une arrive trop tôt , l'autre fuit à grands pas.

DE PALLADAS.

Accordez une grace à quelque ame vulgaire ,
On vous traite de Monseigneur :
Vous êtes tout au plus Monsieur
Si vous rejettez sa priere.
Qui l'eût pu jamais soupçonner ?
Les mots même ont un prix , sont une marchan-
dise.

Pour moi n'ayant rien à donner ,
Je ne veux pas qu'on me *Monseigneurise*.

Nota. Il a fallu imaginer une expres-
sion françoise , pour rendre autant
qu'il a été possible le sens de l'Épi-
gramme grecque.

DE CYRILLE.

Sur l'Epigramme.

Cet ouvrage , pour être bon ,
Ne doit contenir qu'un distique.
Si quelque babillard plus longuement s'explique,
Ce n'est plus Epigramme & c'est une Oraison.

Nota. Cette règle seroit dure pour

nous autres François. Mais je crois qu'on la pourroit faire pour quatre ou pour six vers au plus.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Un furieux , un léthargique ,
 Etoient tous deux au même lit ,
 Sans Médecin l'autre se guérit.
 Dans un accès le frénétique
 Accable de coups son voisin :
 Celui-ci se ranime , & revoit la lumière.
 Le frénétique las enfin
 Du travail qu'il venoit de faire ,
 En assommant son compagnon ,
 Tomba dans un sommeil profond.

DE PTOLEME'E.

Il faut mourir , tout m'en assure :
 C'est un droit qu'en naissant je dois à la nature.
 Mais que m'importe à moi ? Quand je leve les
 yeux

Jusques au séjour du tonnerre ,
 Mes pieds ne touchent plus la terre ,
 J'ai déjà le front dans les Cieux.



DE BASSUS.

Je ne veux point pendant l'hiver,
 A l'appas trompeur des richesses
 Courir les risques de la mer,
 Plutus vend trop cher ses promesses.
 Je ne veux point jouir d'un ennuyeux loisir,
 L'un est trop dangereux, l'autre trop imbécille.
 Loin des écueils & du repos,
 Occupons-nous, mon cher Lucile,
 A de tranquilles soins, à d'aimables travaux.

DE JULIEN.

Deux aimables objets doivent remplir la vie,
 Le soin de sa maison, l'amour de sa Patrie.
 Tout autre soin, toute autre affection
 N'est que travail, affliction.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Sur la mémoire, & sur l'oubli.

Mémoire, oubli, vous aurez tous mes vœux;
 Oubli, si nécessaire à des cœurs malheureux,
 Par votre secours favorable
 Tous mes chagrins sont effacés;
 Et vous me rappelez, ô mémoire adorable,
 Les jours heureux que j'ai passés!

DE LUCIEN.

Être discret, n'est pas chose facile :
 C'est un talent plus précieux que l'or.
 La garde d'un secret est souvent plus utile,
 Que n'est la garde d'un trésor.

DE PALLADAS.

L'attente de la mort est un cruel tourment.
 Tu te trompes, mortel : tu ne dois pas t'en
 plaindre,
 Fais bien plutôt des vœux pour cet heureux mo-
 ment :
 Au-delà du trépas il n'est plus rien à craindre.

D'UN AUTEUR INCONNU.

J'étois plus gueux qu'Iras, en ma jeune saison :
 Plutus, sur mon déclin, habite ma maison.
 Le malheur me poursuit. Dans ma triste vieil-
 lesse,
 Je suis infortuné comme dans ma jeunesse.
 L'indigence arrêtoit mon goût pour les plaisirs :
 Je suis riche, & ne puis contenter mes desirs.

DE PALLADAS.

Source de soins & de douleurs,
 Or, devenu le Dieu de tant d'adorateurs,

Le desir de t'avoir, est une frénésie :
 La crainte de te perdre, est une maladie :
 Ainsi c'est toujours embarras
 De t'avoir, ou ne t'avoir pas.

Du même, sur un Avare.

Accumuler est ta plus forte envie :
 Tu ne mets point de terme à ta cupidité :
 Ou jouis maintenant de ta prospérité,
 Ou cherche à prolonger le terme de ta vie.

DE L'EMPEREUR ADRIEN,

A H E C T O R.

C'est Adrien qui te salue,
 Fils de Priam, leve-toi, fors
 De l'abîme profond qui nous cache les morts.
 Ilion n'est point abbatue :
 Une nouvelle Troie a vengé tes malheurs ;
 Ses enfans sont par-tout vainqueurs.
 Ta vertu les soutient, même feu les dévore.
 Console-toi, fais plus encore :
 Va trouver de Thétis le fils impétueux.
 De ses fiers Mirmidons la race est avilie.
 Dis-lui qu'ils ne sont plus, & que la Thessalie
 Est sous le joug de tes neveux.

D'UN

D'UN AUTEUR INCONNU.

Sur les Bons & les Méchans.

Il est un proverbe vulgaire ,
Souris (1) , ne mordez point les bons.
 J'en appelle de nos dictons.

En effet , quel mal peut nous faire
 Une simple *Souris* , un chétif animal ,
 Quant à moi , je dirois plutôt à la vipère :
 Ne mords point les méchans , tu t'en trouverois
 mal.

Nota. Cette Epigramme paroît avoir
 donné l'idée d'une autre de l'Antholo-
 gie , que je ne donne ici qu'en latin ,
 pour raison.

DE DEMODOCUS, *Livre II.*

Cappadocem quondam Echidna mala momor-
 dit , sed & ipsa
 Mortua est , gustans sanguinem venena jacu-
 lantem.

DE PALLADAS.

Quand vous voyez un homme à prolix langage
 Qui veut bien se taire un moment ,

(1) Proverbe Grec.

Vous pouvez dire alors assurément ;
Voilà l'instant où le sot est un sage.

D'UN AUTEUR INCONNU.

La sagesse & l'amour, si différens entre eux ;
Tous deux également ont fait des malheureux.

Nous voyons le triste Hippolite ,
Victime de sa chasteté :

Et livrée aux fureurs d'un amour rebuté,
Dans la nuit du tombeau Phedre se précipite.

DE PALLADAS.

Sur les femmes.

O, vous qui vous laissez tromper par l'apparence ,

Revenez à la vérité.

La sagesse avec la beauté
Est quelquefois d'intelligence :

La laideur n'est pas , comme on pense ,
Le garant de la chasteté.

J'ai vû mainte belle sévère

Avec dédain rejeter les présens :

J'ai vû mainte laide , au contraire
A prix d'argent se créer des galans.

Examinez ces prudes ridicules ,

A qui le moindre mot fait peur :

Leur ton caustique & leurs scrupules,
Ne font rien qu'un signe trompeur.

J'en fais plus d'une, moins farouche
Et galante, pour dire mieux.
La retenue est dans sa bouche,
La modestie est dans ses yeux.

Telle autre, étourdie, indiscrete,
Paroît annoncer la défaite

Aux Muguets, qui lui font la cour.

Son air doux, prévenant semble appeller l'amour;
Elle est sage pourtant, & sage elle résiste,
Supposez toutes fois que l'espece en existe.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Espérance frivole, & fortune inconstante,
Qui m'avez trompé toutes deux :
Vos faveurs à présent n'ont plus rien qui me
tente,

Recevez mes derniers adieux.

J'ai payé le tribut qu'on doit à la nature,
Je ne suis plus sous votre loi :
Vous trouverez, je vous le jure,
Assez de dupes après moi.



DE LUCIEN.

Sur un Champ.

Je suis un champ : j'ai vu paroître
 Tour-à-tour Pisandre , Ariston ,
 Et Philopœmen & Criton :
 Chacun d'eux se disoit mon maître.
 Plus d'un encor croira me posséder.
 Mais lorsque le caprice ou la mort en ordonne ,
 Chacun à son tour m'abandonne.
 A qui suis-je , en un mot ? Je vais le décider.
 Je suis à la fortune , & ne suis à personne.

DE PALLADAS.

Celui pour qui la vie est un bien précieux ,
 Et de qui la fortune a fasciné les yeux ,
 Ne connoitra jamais les maux qu'il se prépare ;
 L'une n'a qu'un instant , & l'autre nous égare.
 Courtisane volage , & trompeuse à la fois,
 Elle mene , à son gré , ceux qui suivent ses loix.
 On la voit naître & disparoître.
 Ses faveurs ne sont que du vent ,
 Et les plus riches bien souvent
 Sont les plus indignes de l'être.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Lorsque j'examine de près
 La fortune adverse , ou propice ,
 Qui dispose de nous au gré de son caprice ,
 Et tous les changemens où nos jours sont sujets :
 Quand je vois des mortels fiers de leur opulence,
 Précipités dans l'indigence ,
 Et des infortunés , vil rebut des humains ,
 Du fond de la poussière élevés jusqu'au Trône ,
 Honteux d'avoir formé d'inutiles desseins ,
 Je hais tous ce qui m'environne.
 Moi , je voudrois , & de quel droit ,
 Tenter la conquête indiscrete
 D'une Déesse en qui l'on voit ,
 Et l'allure & les mœurs d'une indigne coquette.

D'UN AUTEUR INCONNU.

La fortune produit deux différens effets :
 Ceux que cette inconstante accablé de bienfaits,
 N'ont d'autre Dieu que leurs richesses.
 D'autre côté les malheureux
 Qui n'ont point part à ses largesses
 Portent leurs regards vers les Cieux.

DE PALLADAS.

Sur les Hommes.

Qui sont donc ces Etres profanes
 Que l'on voit respirer, que l'on voit se mouvoir?
 Leur force vient de l'air qu'ils ont pu recevoir,
 Qui par son mouvement fait agir leurs organes,
 Et leur vie, en un mot, n'est qu'un souffle léger.
 Pressez des doigts un corps qui renferme cet air,
 Vous ferez échapper ce qu'on appelle une ame.
 Voilà l'homme, pourtant de lui-même charmé,
 Il se croit quelque chose, un sot orgueil l'en-
 flâme,
 Lui qui n'a pour soutien qu'un peu d'air animé.

D'UN AUTEUR INCONNU.

L'envie, exécration poison,
 L'envie a cependant quelque chose de bon.
 Quel bien trouver dans un tel vice ?
 Considérez un envieux :
 Dans son cœur il a son supplice,
 Et nous le voyons dans ses yeux.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Acquérir un ami, c'est avoir un trésor.
 Qui peut le conserver, est bien plus riche encor.

D'UN AUTEUR INCONNU.

L'amitié pure & tendre est chez moi naturelle ,
 Et mon ame , je crois , ne seroit rien sans elle.
 Je suis de tout méchant le mortel ennemi.
 Mon cœur qui ne fait pas s'attacher à demi ,
 Ne connoît point l'hypocrisie :
 Et quand j'ai fait choix d'un ami ,
 C'est pour l'aimer toute ma vie.

D'UN AUTEUR INCONNU.

L'homme est fait pour penser ; mais dans tout
 ce qu'il pense
 Que d'erreur , que d'inconséquence !
 Est-il las des travaux du jour ,
 De la nuit favorable il attend le retour ,
 Pour goûter du sommeil la douceur infinie.
 Et ce même mortel redoute les apprêts
 De ce sommeil profond , qui l'enleve à jamais
 Aux peines, aux chagrins, aux travaux de la vie.

DE L'EMPEREUR JULIEN.

Sur l'Orgue.

Quel instrument ! quelle merveille !
 Je vois des chalumeaux de diverses façons :
 La bouche n'a point part aux sons
 Dont la juste ordonnance a frappé mon oreille ;

Mais un soufflet voisin de tous ces chalumeaux
 Va précipiter l'air au fond de leurs tuyaux.
 Le créateur des sons, maître de l'harmonie,
 A cet air qu'il renferme ôte ou donne le jour.
 Les touches sous ses doigts bondissant tour-à-
 tour

De sons tous variés forment la mélodie.

J'ai le plaisir d'un air charmant.

Ou d'un noble accompagnement.

D'UN AUTEUR INCONNU.

De la Metempsycofe on a mémoire encore.
 Or un certain Quidam, un Chien, & Pythagore
 Dans un même chemin se trouverent tous trois.
 Le Quidam maltraita la malheureuse bête
 Qui se plaignit en son patois.
 Pythagore s'écrie, arrête !
 C'est un de mes amis, qui fut homme autrefois :
 Je le reconnois à la voix.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Après dix ans entiers Ilion consternée,
 Vit périr ses guerriers, vit forcer ses remparts.
 La ville en un instant, aux feux abandonnée,
 Ses tristes Citoyens fuyoient de toutes parts.
 Alors le courageux Ænée
 Se chargea d'un fardeau dans ce malheur com-
 mun,

Fardeau sacré , s'il en fut jamais un.
 Il ne s'enfuyoit pas , mais il fauvoit son pere.
 Voyant que les Vainqueurs le poursuivoient
 encor :
 Enlevez , leur dit-il , mes richesses , mon or ;
 Mais ne me privez pas d'une tête si chere.
 Eh ! pour vous ce n'est rien , pour moi c'est un
 trésor.

DE LUCIEN.

Vois lentement ce qu'il faut faire ,
 Tu réussiras sûrement.
 D'un conseil pris trop promptement ,
 Le repentir est le salaire.

DE PALLADAS.

Nous naissons chaque jour. Chaque nouvelle
 aurore ,
 Une nouvelle vie à l'instant vient éclore.
 Tu comptes soixante ans. Dis-moi ,
 Jouis-tu de ces ans dont la course est finie ?
 Cesse donc de compter par les jours de ta vie :
 Ils se sont écoulés , ils ne sont plus à toi.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Il faut en quatre parts dispenser sa journée.
 La première , au repos doit être destinée .

Aux travaux , aux devoirs donnons une autre
part.

A différens besoins notre foiblesse oblige ,
Accordons-lui ce qu'elle exige.

Voilà trois : quant à l'autre quart ,

Que les Muses alors soient notre compagnie.

Apollon nous tiendra ce propos si charmant :

Mortel , c'est en ce moment

Que tu jouis de la vie.

DU LIVRE SECOND.

DE NICARQUE.

Un jour Artemidon voulut faire un voyage ,

Un voyage sur mer : il étoit incertain.

Il alla consulter un célèbre devin.

L'Astrologue lui tint à-peu-près ce langage.

Montez un vaisseau neuf qui soutienne la mer :

Ne voyagez point en hiver ;

Tout est pour vous d'un bon présage :

A moins que sur votre passage ,

Quelque Pirate audacieux

Ne vous emmene en esclavage :

Ou qu'un Ouragan furieux

Ne vous fasse faire naufrage.

DE PALLADAS.

Toi , qui n'es qu'un amas grossier
 De quelques grains que notre globe enferre ,
 Tu prétends mesurer la terre :
 Tu portes tes regards sur l'Univers entier.
 Mesure-toi d'abord & connois-toi , toi-même.
 Si , malgré ton travail extrême ,
 Tu n'y peux parvenir , comment t'es-tu flatté
 De connoître le monde & son immensité ?

DE LUCILIUS.

On dit , voyez la médifance ,
 Que , pour relever tes appas ,
 Tes cheveux sont peints , jeune Hortense.
 Ils étoient vraiment noirs quand tu les achetas.

DE PALLADAS.

La femme n'est qu'humeur , elle fait nos tour-
 mens :
 Elle a pourtant deux bons momens :
 L'instant où son Epoux la reçoit dans ses bras ,
 Et le moment de son trépas.



DE LUCILIUS.

Sur un long nez.

Avec ton nez de perroquet
 Ne vas pas , imitant Narcisse ,
 Te coucher sur les bords d'un ruisseau clair &
 net.

Un amour insensé , en voyant ton portrait ,
 Ne causeroit pas ton supplice.
 Tu mourrois bien plutôt de honte & de regret.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Sur le même sujet.

Castor est un homme admirable :
 Son nez sur-tout , est un nez impayable :
 Il faucheroit les prez aussi-bien que la faux :
 Il peut servir aussi d'ancre pour les vaisseaux ;
 Que dirois-je encor ? de serpette ,
 De houe avec les vendangeurs ,
 De hameçon pour les pêcheurs.
 Quand il dort , il fait la trompette.
 Enfin Castor seroit unique en l'Univers ,
 Si chaque membre avoit tant de talens divers.



DE LEONIDAS.

Sur le même sujet.

Tout n'étoit chez Criton que flammes & que
feux.

Que faire en ce désordre affreux ?
Sauter par la fenêtre étoit chose cruelle ,
Eutiphron par bonheur près de-là se trouva :
Sur le nez d'Eutiphron. il planta son échelle ,
Et par ce moyen se sauva.

D A M M I E N.

Sur le même sujet.

Licidas a le nez bien plus long que la vue ,
Licidas ne peut le moucher.
Son bras trop court n'en sauroit approcher.
Si par hasard il éternue ,
De ce bruit , par l'éloignement ,
Son oreille a perdu la piste.
Il ne peut dire en ce moment ,
Monsieur mon nez , Dieu vous assiste.

D E T R A J A N.

Sur le même sujet.

Que ton nez au soleil se tienne ,
Ouvre la bouche en même tems :

Tu pourras à tous les passans
Tenir lieu de méridienne.

DE LUCILIUS.

Vis-à-vis son miroir Damon peut se montrer ;
Mais ce miroir est donc d'une étrange structure
S'il rendoit au vrai la figure ,
Damon n'oseroit s'y mirer.

DE PALLADAS.

Je te vois acheter à beaux deniers comptans
Du rouge avec du blanc ; des cheveux & des
dents :
Cela coûte beaucoup : pour moi , je crois , Hor-
tense ,
Qu'on peut avoir un masque avec moins de dé-
pense.

D'UN AUTEUR INCONNU.

J'avois cueilli sur les bords du Parnasse
Piquantes fleurs , satires ; en un mot
Critique amère étoit mon lot.
Aujourd'hui , pour rentrer en grace
Avec les sots qui veulent me honnir ,
Vers séduifans , il faudra vous bannir.
Mais quand je vois d'Athis la ridicule face ,
Je ne puis me tenir.

DE NICARQUE,

Sur un homme à bouche mal saine.

M'accabler de baisers, comme fait Licidas,

C'est me montrer sa haine extrême.

Licidas cependant soutient toujours qu'il m'aime :

Qu'il me le prouve donc en ne me baisant pas.]

DE LUCIEN,

Sur le même sujet.

Le Diable un jour se posta

Dans le corps d'une femelle.

Un Prêtre lui débita

Mainte & mainte kyrielle.

Plus d'un débat entr'eux deux se passa :

Devinez le vainqueur ou du Prêtre ou du Diable :

Le Prêtre eut le dessus : le diable s'éclipsa,

Ne pouvant supporter son odeur détestable.

DE LEONIDAS.

Ligdamon fit un jour un prodige en peinture :

Chacun y trouvoit sa figure ,

On s'y reconnoissoit, s'y voyoit trait pour trait,

Excepté Menodote ; & c'étoit son portrait.



DE LUCILIUS.

Hermogenes velu, s'il jamais il en fut,
Demandoit un Barbier, & le Barbier parut.

Notre homme s'arrange & s'apprête,
Puis il dit, sans vous offenser,
Votre barbe est, Monsieur, des pieds jusqu'à la
tête:

Par où convient-il commencer ?

DE PALLADAS.

Un Acteur du commun,
Comme il en est plus d'un,
Vit un jour en songe Menandre :
Le Poëte irrité l'aborda par ce trait ;
Ton procédé cruel a lieu de me surprendre.
Pourquoi me déchirer, moi qui ne t'ai rien fait.

Cette Epigramme me rappelle un
trait arrivé au commencement de ce
siècle.

Un Acteur nouveau se présenta sur
le Théâtre françois, il débuta par le
rolle d'Oreste, dans l'Electre de Cré-
billon & fut sifflé : retournant dans le
foyer, il dit tout haut & tout en colè-
re : à qui en ont donc ces gens - là ? j'ai
pourtant dit tout ce qui étoit dans le
livre.

DE LUCILIUS,

Sur un petit Homme.

Un certain personnage , & que Macron l'on
nomme ,

Voulut sur la trompette essayer quelques airs ,

En l'embouchant , le petit homme

Tomba dedans , passa tout au travers.

D A M M I E N.

Sur le même sujet.

Le très-petit Macron dormant je ne fais où ,

Un rat l'entraîna dans son trou ,

Au premier coup de dent de l'animal avide

Macron se reveilla , rappella sa vigueur.

Le combat fut sanglant , & devenu vainqueur ;

Jupiter , s'écria le petit intrépide ,

Reconnois un nouvel Alcide.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Cette vieille Baucis en nos jours si vantée ,

Fléau des verres & des pots ,

D'une brûlante fièvre étant fort tourmentée ,

Tint à Jupiter ce propos.

Maître des Dieux , viens à mon aide.

S'il te plaît trouver un remède

A mes maux que tu vois qui n'ont point de pareils ,

Je jure désormais d'user d'eau toute pure ,

Et te promets qu'avant d'être parjure ,

Je verrai plutôt cent soleils.

Jupiter l'écouta , Baucis fut soulagée.

Mais d'un souci nouveau la vieille est affligée.

Qui moi , réduite à l'eau ! quel tourment plus affreux !

Bien-tôt de mon serment je serai dégagée.

Posant un crible sur ses yeux :

Regarde , ô Jupiter ! je suis quitte , dit-elle ,

Envers ta puissance éternelle ,

Puisqu'en ce moment j'apperçois

Plus de cent soleils à la fois.

DE POLLIE N.

Sur un Poëte satyrique.

Il est une Muse nouvelle

(1) Erynnis est son nom.

C'est ta Muse , ton Apollon ;

Tu n'es inspiré que par elle.

Cherche de nouveaux traits , écris encor , crois-moi :

Des imprécations , voilà la plus cruelle

Qu'on puisse lancer contre toi.

(1) Erynnis , une des trois Furies.

DE PALLADAS,

Sur un demi Savant.

Enfant de la folie, ignorant hébété,
 D'où peut venir ta vanité ?
 Si l'on veut discourir des loix de la nature,
 Tu parles soudain de peinture.
 Et qu'un Peintre, à son tour, veuille t'entretenir,
 Tu lui dévoileras les dogmes d'Epicure.
 Tu n'oses jamais soutenir
 D'aucun raisonnement la suite nécessaire :
 Tu t'esquives, tu prends une route étrangere.
 Parlons vrai tous les deux, soyons de bonne-foi :
 Tu n'as fait qu'effleurer, & tu n'as rien à toi.

DE CALLIUS.

Tu fus toujours bête féroce :
 Tu viens de faire un crime atroce.
 Tu dis que le vin t'a frappé ?
 Non : le vin t'a développé.

D'UN AUTEUR INCONNU.

On a peint Sextus trait pour trait :
 Il semble & badiner & rire.
Mais Sextus est muet, Sextus ne fait rien dire.
 Sextus donc, s'il faut parler net,
 Est le portrait de son portrait.

DE NICARQUE.

Louer sa femme est chose rare :

L'aimer long-tems , est bien plus rare encor.
 Que l'homme en ses projets est un Etre bisarre !
 Sa femme est belle, aimable, il possède un trésor,
 Ce trésor maintenant n'est plus ce qui le tente.
 Il néglige sa femme , & court à sa servante.

D'ANTIPATER.

Divine & savante Hipocrene ,
 Pindare , Homere , Anacréon ,
 Sur les bords de votre fontaine ,
 Se sont acquis un éternel renom :
 Buvons-y donc à tasse pleine.
 Mais je vois un jeune garçon
 Qui d'excellent vin vieux me présente un flacon.
 Qu'on me critique , qu'on me berne ,
 J'aime mieux la liqueur qui me vient de Falerne,
 Que toutes les eaux d'Hélicon.

D'APOLLONIDE.

Ami, tu dors & ton verre t'appelle.
 L'image de la mort peut-elle être un plaisir ?
 Ne crains point que le vin te trouble la cervelle.
 Crois-moi, buvons-tout à l'oïsir ,
 Avant de passer l'onde noire.
 Bien-tôt le tems viendra

Que nous ne pourrons boire :
Nos cheveux gris nous l'annoncent déjà.

D'ARGENTARIUS.

Je suis ivre , je crois , j'avance , je recule :
Bacchus , c'est donc ainsi que tu veux me traiter.
Peut-on imaginer un Dieu si ridicule ?
Moi je le porte , il ne peut me porter.

D'ANACREON.

Les trésors de Gyges , le faste des tyrans
Ne sont point ce qui m'intéresse.
Mais je veux pour toute richesse
Les parfums les plus odorants :
Je veux aussi parer ma tête
Des fleurs que le printems m'apprête :
Et sans chagrin , sans ennui ,
Ma passion la plus forte ,
Est de jouir aujourd'hui :
Quant à demain , qui le fait , que m'importe ?

DE PALLADAS.

Nous devons tous mourir , c'est la loi du destin.
Même nous ignorons si nous vivrons demain.
Ami , d'un tel arrêt voici la conséquence.
Que le vin , les jeux & la danse ,
Soient désormais tes seuls besoins.
La richesse est , crois moi , chose peu nécessaire ,

Quant aux divers objets qui demandent nos
soins ,

Laisse au hasard à te tirer d'affaire.

Du même.

Regarde-toi dans un miroir ,
Vieillard à cheveux gris, me dit mainte Fillette ;
Que mon cheveu soit blanc ou noir ,
Je ne suis plus dans l'âge où l'on conte fleurette,
Je n'en ai cure sur ma foi.

J'ai vécu pour autrui , je veux vivre pour moi.
Parfums , amis , liberté pleine ,
Et des fleurs l'odorante haleine
Me font passer des jours sercins ,
Et le compagnon de Silene
Me fait oublier mes chagrins.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Languissant , accablé , j'étois sur la litiere :
Un coquin vint me voir , c'étoit un Médecin ;
Il m'ordonna de l'eau , me défendit le vin :
Babillard ignorant, qui ne fait pas qu'Homere
Nomma jadis le vin , ce breuvage enchanté ,
Le soutien de notre santé.



DE PALLADAS.

Je n'étois rien , j'ai reçu l'être ,
 Pour être en butte à mille maux divers :
 Bien-tôt après il faudra disparaître ,
 Pour descendre dans les enfers.

Quel mal ai-je donc fait à ceux qui m'ont fait
 naître ?

Je n'étois rien & je ne serai rien.

Dites-le moi, grands Dieux, est-ce un mal, est-ce
 un bien ?

Triste penser , réflexions amères.

Allons , ami , verse-moi plein ,
 Pour étourdir mon esprit incertain
 Sur toutes ces misères.

Du même.

Si je suis accablé de ton mépris extrême ,
 Je le dois aux haillons dont je suis revêtu :
 Jupiter même ici bas descendu ,
 Sous mes habits seroit traité de même.

D'UN AUTEUR INCONNU,

sur un Avare.

Chacun te croit des millions ,
 Et moi , je soutiens le contraire.
 Si l'aveugle Plutus t'a prodigué ses dons ,
 Ainsi que le croit le vulgaire ,

En jouissant , prouve-le moi.
 Que si tu n'en fais pas usage,
 Ils ne sont pas à toi , mais seront le partage
 De ceux qui viendront après toi.

DE POLYEN ,

A un Usurier.

Dis-moi donc , quel est ton caprice ?
 Avec beaucoup de bien tu n'as jamais d'argent ,
 L'ufure est , je le vois , ton soin le plus urgent :
 Et tu ne jouis pas , pour qu'un autre jouisse.

DE PALLADAS ,

A un Avare.

Ton coffre renferme un trésor ,
 Et dans ton triste corps l'ame d'un gueux habite.
 Je te plains , pauvre Licidor :
 Héritiers , je vous félicite.

DE LUCILIUS.

sur le même sujet.

D'où vient cette sombre tristesse ?
 Réponds-moi , Traſimaque : on t'a volé , dis-tu ?
 Mais calculons un peu. Pour amasser ſans ceſſe ,
 De l'habit le plus vil on te voit revêtu ;
 Du pain ſec & de l'eau faiſoient ton ordinaire.
 Mais tu peux faire encore tout auſſi bonne chere,
 Ainſi donc tu n'as rien perdu.

Du

Du même , sur le même sujet.

Lavare Clitophon , dans un songe agréable ;
Avoit fait les apprêts d'un somptueux festin :

Mets exquis , délicieux vin ,

Faisoient les honneurs de sa table :

L'instant de son réveil lui fait encore voir

Les reliefs trop coûteux d'un repas qui l'accable :

Il crut son songe véritable ;

Il se pendit de désespoir.

Du même , sur un Envieux.

Diophon que l'on alloit pendre ,

Voyant son compagnon s'étendre

Sur le mieux façonné des deux funestes bois :

Envieux de cet avantage ,

Avant qu'on pût le mettre en croix ,

A l'instant en creva de rage.



DU TROISIEME LIVRE.

D'APOLLONIDE.

Sur Ælius, Général des Argiens.

Le célèbre Ælius, ce guerrier redoutable,
 Etoit abattu, tourmenté
 D'un feu séditieux dans ses veines porté ;
 Il voyoit de ses jours le terme inévitable.
 Tout-à-coup rappelant ses exploits, sa valeur,
 Il se réveille, il se ranime.
 Eh quoi ! d'un mal commun je serai la victime,
 Moi, soldat intrépide & tant de fois vainqueur ?
 Je ne serai jamais vaincu que par moi-même.
 Le feu qui me consume, & ma douleur extrême
 N'en auront pas l'honneur.
 A l'instant il se plonge un poignard dans le cœur.

DE PHILIPPE.

Sur le même sujet.

Ælius accablé d'une fièvre brûlante,
 Sa main impatiente
 En arrêta le cours,
 Et de sa propre épée il termina ses jours.

Mais il tint ce langage en terminant sa vie :
 La femme attend la maladie ,
 Pour payer le tribut que l'on doit à la mort.
 L'homme se doit à Mars, pour voir finir son sort.

DE DIOSCORIDE.

Demarate eut huit fils , & ce malheureux pere
 Vit dans un seul combat terminer leur carrière.
 Son cœur plus fort que ses malheurs ,
 Arrêta le cours de ses pleurs.
 Il dit, dans les transports de son ame attendrie ,
 Ces mots qu'en lettres d'or on auroit dû graver:
 Ce fut pour toi , ma Patrie ,
 Que je les fis élever.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Tu crois faire beaucoup , assassins vil & lâche ,
 De donner à mon corps les honneurs du tom-
 beau :

C'est ton crime que ta main cache.

Malheureux , puisse-tu , par un crime nouveau,
 Trouver en pareille aventure
 Les honneurs de la sépulture !

ATTRIBUÉ A NÉRON.

Passant , j'ai fini ma carrière.
 Qu'après moi la nature entière

Ne soit que feux , que flâmes , que débris :
Eh que m'importe à moi ? je suis bien où je suis.

D'AGATHIAS.

Enigme.

Par un prodige tout nouveau
Ce tombeau que tu vois ne contient point un
mort ,

Et le mort n'a point de tombeau :
Tous les deux ne font qu'un : Vois , devine mon
sort.

Niobé changée en pierre.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Que de tems écoulés , que de siècles passés !
Avant que d'arriver à ta première aurore :
Que de siècles , ami , s'écouleront encore ,
Quand tes jours seront éclipsés ;
Cet espace qui joint ta mort à ta naissance
Est un point dans l'espace immense ,
Et moins encor , s'il est quelque chose de moins.
Mais à quoi s'en réduit l'usage ?
Des craintes , des chagrins , des travaux , des be-
soins ;

De tout mortel , c'est l'apanage.
Et tu pourrais craindre la mort :
Crois bien plutôt en homme sage

Que notre vie est un passage
 Qui doit bien-tôt conduire au port.

Nota. On peut voir le songe de Scipion, où Cicéron a étendu cette même idée, avec son éloquence ordinaire.

DE PTOLEME'E.

Epitaphe de Timon le Misantrope.

C'est Timon qui parle.

Passant, laisse ma cendre en paix:
 Ne cherche point mon nom : apprends que je te
 hais ;

Il suffit que tu sois un homme :

Eh bien ! vois ce tombeau qui me couvre au-
 jourd'hui :

Je ne veux rien de toi , ce que je veux de lui ;

C'est qu'il se brise & qu'il t'assomme.

DE LUCIEN,

Sur la mort du jeune Callimaque.

J'étois dans ma cinquième année ,

Quand ma course fut terminée.

Pourquoi pleurer sur mes destins ?

Moins de jours & moins de chagrins.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Epitaphe.

J'avois atteint ma soixantieme année,
 Lorsque Clotho finit ma destinée.
 Je n'ai point pris de femme, & j'en suis fort content :
 Trop heureux si mon pere en avoit fait autant.

D'HERACLIDES.

Epitaphe d'une Mere & de son Fils.

Toi, qui vois nos deux noms écrits,
 Ecoute, si tu veux en savoir davantage :
 Cette tombe renferme une mere & son fils.
 J'eus deux enfans d'un heureux mariage ;
 Euphronime est le nom de l'Epoux que j'ai pris.
 L'un de mes fils, je le lui laisse
 Pour devenir un jour l'appui de sa vieillesse.
 L'autre avec moi vient s'unir
 Pour me rappeler sans cesse
 D'un Epoux que j'aimois le tendre souvenir.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Epitaphe d'Hector.

Sur ce tombeau que tu vois,
 De moi, d'Hector enfin ne prends point la mesure.

Le marbre, d'un héros ne rend point la figure.
 La Grece armée en corps, à qui j'ai tant de fois
 Fait sentir de mon bras & la force & le poids ;
 Ses Princes défarmés, ses troupes renversées
 Jusques dans leurs vaisseaux en désordre pouf-
 fées :

Nos murs contre le Ciel si long-tems défendus ,
 Et des Dieux conjurés les ordres suspendus :

Voilà de mes exploits le fidèle tableau.

Et quant au monument qu'on dresse à ma mé-
 moire ,

Homere mieux qu'un marbre a consacré ma
 gloire :

L'Iliade est mon vrai tombeau.

D'ARCHIAS :

Sur Héc tor & sur Alexandre.

Tant que vecut Héc tor , rival digne d'Achille ,

La Grece fit des efforts superflus :

Ce héros mort , Ilion ne fut plus.

Et toi , Pella , ville inutile ,

Où ne-te connoît plus , tes murs sont abattus ,

Toi , qui fus le berceau du vainqueur de l'A-
 sie. (1).

(1) Pella, ville de Macédoine où naquit Alexan-
 dre.

De son pays on se fait gloire en vain :
 Non , le climat qui nous donna la vie
 Ne peut jamais illustrer un faquin ;
 Mais le héros illustre sa patrie.

*Cette Epigramme a donné lieu à la
 suivante.*

Vous qui croyez qu'un nom illustre
 Suffit pour vous donner du lustre ;
 Croyez-moi , méprisez des titres empruntés ,
 Dont votre vanité follement se décore ,
 Et loir d'imaginer que ce nom vous honore ;
 C'est à vous d'honorer le nom que vous portez.

DE LEONIDAS.

Marone l'ivrognesse.

Marone gît dans cette terre :
 Sur sa tombe tu vois ce verre ;
 Le compagnon de ses exploits fameux
 Qui tenoit une quarte ou deux.
 Ne crois pas qu'elle soit troublée
 De laisser par sa mort sa famille accablée
 Dans l'indigence & l'embarras ;
 Cette ivrognesse encore avide,
 Se plaint même après son trepas ;
 Qu'on a laissé son verre vuide.

DE SAMIUS.

Artenice, au milieu des horreurs du trépas,
 Adressa ces mots à sa mere :
 Je ne prévois que trop votre douleur amere,
 Je connois votre amour ; mais ne refusez pas
 De vous livrer encor dans les bras de mon pere ;
 Et qu'un nouvel enfant vienne à votre secours,
 Qui sans doute fera ce que je voulois faire,
 Vous chérir, vous aider, prendre soin de vos
 jours.

D'AGATHIAS.

Deux commensaux, un chat, une perdrix
 Dans ma maison vivoient en bons amis.
 Hier l'animal hipocrite
 Jera sur ma perdrix une patte maudite.
 Elle est maintenant chez Pluton ;
 Et le coquin encore, à son air doux & bon,
 Semble n'avoir fait aucun crime.
 Tu demandes une victime :
 Oui, ma chere perdrix, ton ombre, je le voi ;
 Ne sera point satisfaite & tranquille,
 Que ma fureur n'ait fait pour toi
 Autant que fit Pirrhus sur le tombeau d'Achille.

DULIVRE QUATRIEME.
DE COMETAS.
Sur une statue de Jupiter.

Où Jupiter est venu sur la terre
 Pour avoir un portrait digne du Roi des Dieux ;
 Où Phidias est monté jusqu'aux Cieux ,
 Pour exprimer les traits du Maître du tonnerre.

DE LEONIDAS.
Sur la Vache du Sculpteur Miron.
C'est la Vache qui parle.

On dit que je dois l'être à Miron le Sculpteur.
 S'il s'en vante , c'est un menteur.
 Passant, ce que ton œil regarde avec extase.
 N'est point parti de son ciseau.
 Il m'enleva de mon troupeau ,
 Pour m'attacher sur cette base.

DE JULIEN,
Sur le même sujet.

Cette Vache me cause une surprise extrême.
 Sans doute qu'elle vit : c'est la nature même ;

Mais je la vois sans mouvement.
 Comment expliquer ce problème ?
 Que sur un tel événement ,
 Chacun raisonne ou d'une ou d'autre sorte.
 Quant à moi , je m'en tiens au système suivant :
 Ou la nature est morte
 Ou l'art est devenu vivant.

D'ANTIPATER.

*A la louange de Praxitelles , qui avoit
 fait une statue de Vénus.*

C'est Vénus qui parle.

Anchise & le jeune Adonis ,
 Et Mars encore , & le Berger Pâris ,
 Jadis eux seuls , je crois , me virent toute nue :
 Ils pouvoient faire mon portrait.
 Praxitelle aujourd'hui m'a peinte trait pour
 trait.
 Où Praxitelle m'a-t-il vue ?

DE XENOCRATE.

Licidor attendoit une grace des Cieux.
 Pour porter sa priere & pour offrir ses vœux ,
 Il s'adresse à Mercure , il donne son offrande.
 Mais le Dieu ne pouvoit répondre à sa demande,
 Car il étoit de bois. Licidor irrité ,

Vous le brise en éclats pour en tirer vengeance.

 Mercure ainsi précipité,

Des entrailles du Dieu sort un trésor immense.

Le crime quelquefois a son utilité.

DE PAUL LE SECRETAIRE.

*Sur un bain d'hommes & de femmes, qui
n'étoit séparé que par une cloison, &
où il y avoit une porte qui se fermoit à
l'heure du bain.*

Ici le traître Amour fait naître nos desirs.

Je vois les Cieux ouverts, & je n'y puis atteindre :

Une porte jalouse interdit nos plaisirs.

 Jeunes beautés, vous n'avez rien à craindre.

 Y perdons-nous ? Je n'en fais rien.

 Quant à moi j'y trouve un grand bien :

De ce qu'elle imagine une ame possédée.

 Se forme une félicité.

 Il est des choses dont l'idée

Est souvent préférable à la réalité.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Sur un Temple.

O vous, animés d'un saint zèle,

Qui venez en ce lieu pour y sacrifier,

Vous, de qui l'ame est pure & belle,
 Vous n'avez pas besoin de vous purifier :
 Dieu voit avec plaisir ses serviteurs fidèles :
 Mais loin d'ici les coupables humains :
 Un holocauste offert par de profanes mains
 Ne purifiera point leurs ames criminelles.

DE POMPÉE.

*Sur la statue de la Victoire, qui avoit été
 frappée de la foudre.*

Souveraine de l'Univers,
 Ce n'étoit point assez de tes exploits divers,
 Rome, tu dois t'attendre à des palmes nouvelles.
 La Victoire à jamais est captive en nos mains.
 Vois que, pour la fixer, le Maître des humains
 Vient de lui couper les deux ailes.

DE PALLAS.

Art séduisant, singe de la nature,
 Aimable & savante Peinture,
 Ton pinceau me rend immortel.
 Mais tu fais à Marin un outrage cruel.
 On saura que Marin, dans le siècle où nous som-
 mes,
 Eut le plus laid de tous les hommes.



DU LIVRE SEPTIEME.

D'ASCLEPIADE.

Amour , auteur de ma peine ,

Que t'ai-je fait , cruel Dieu ?

Depuis que j'ai vu Climene :

Mon cœur se fond comme la cire au feu.

Chacun dit qu'elle est brune. On dit plus ; elle
est noire.

Vous qui, pour m'en guérir, rabaissez ses appas,

Eh bien ! censeurs il faut vous croire ;

Mais le charbon ne l'est-il pas ?

Cependant nous voyons , quand le feu le ré-
veille ,

Qu'il surpasse en éclat la fleur la plus vermeille.

D'AGATHIAS.

Vous qui d'aimer ignorez la façon ,

Jeunesse foible , ou jeunesse imprudente ;

Ecoutez bien cette leçon :

Ne vous annoncez point avec soumission

Auprès d'un jeune objet dont la beauté vous
tente . .

Mais n'allez pas aussi montrer trop de fierté :

Vous êtes bien-tôt rebuté ,

Si vous voulez que l'on vous craigne ;

Et trop soumis, l'on vous dédaigne.
 Je mélange des deux, ménagé tour-à-tour,
 Est l'assaisonnement qui convient à l'amour.

DE PAUL LE SECRETAIRE.

A ces regards furtifs, l'un vers l'autre lancés,
 Iris, je ne puis rien comprendre.

Le Dieu d'amour nous a blessés :

Nous nous entendons bien, & n'osons nous entendre.

Le vrai parti qu'il nous faut prendre
 Est de nous expliquer, de combler nos desirs.
 Que si quelque envieux, Philosophe sévère,
 Venoit nous débiter, dans sa morale austère,
 Qu'il est doux d'ignorer le jargon des soupirs ;
 Nous lui dirons, qu'il est plus doux encore
 De partager avec ce qu'on adore,
 Et ses peines & ses plaisirs.

Du même.

Je tenois près d'Iris mille propos badins :
 La friponne affectant le même badinage,
 Prit un de ses cheveux, m'en lia les deux mains :
 Te voilà, pour toujours, dit-elle, en esclavage.
 Je crus pouvoir bien-tôt être débarrassé
 De ces foibles liens où j'étois enlacé ;
 Une chaîne de fer n'eût pas été plus forte.
 Dans le dépit qui me transporte,

Je fais des efforts superflus ;
 Iris rioit de plus en plus.
 Depuis ce tems la coquette me brave ;
 Et pour jamais je me vois son esclave.

Du même.

Hier au soir Philis me chassa de chez elle.
 Dans le juste dépit dont mon cœur étoit plein ,
 Je jurai de ne plus revoir cette infidelle :
 J'y suis retourné ce matin.

Du même.

J'aimois Doris , & j'en étois aimé ;
 Je vis Philis , j'en fus charmé.
 Dans les bras de Philis , les beaux yeux de Thé-
 mire
 Vinrent s'offrir à mon esprit :
 Je crois l'aimer , j'y cours ; mais je vois Silvanire ,
 Dont l'œil agaçant me sourit.
 Sans cesse à quelque objet un nouvel-objet cede,
 Et mon cœur fuit toujours le bien que je possède.
 Ai-je tort ? Eh pourquoi ? Je m'amuse , après tout ;
 Le changement me plaît , le plaisir fait mon
 goût ,
 Je suis riche en amour , & compte mes richesses
 Par le nombre de mes maîtresses.

S'il est quelque jaloux qui veuille me borner,
Ses sermons importuns n'auront point mon suffrage,

Il peut aller se confiner
Dans l'indigence d'un ménage.

D'AGATHIAS.

Entre Iris & Cloris je me trouvois assis :
Vous croiriez mon bonheur extrême,
Vous en allez juger vous-même.

Tous mes soupirs voloient vers la charmante
Iris ;

Mais je voulois avoir des égards pour Cloris ;
La conjoncture étoit critique.

Iris auroit été sensible à mes desirs,

Et Cloris vouloit des plaisirs.

Je crus pouvoir en politique

Les satisfaire toutes deux,

Leur donnant tour-à-tour des baisers amoureux.

Mais au moment qu'amour m'appelle,

Pour cueillir un baiser sur les levres d'Iris,

Je me sens entraîné dans les bras de Cloris.

Ce jeu n'en fut plus un, ma peine étoit cruelle ;

Il dura trop long-tems pour mon cœur enflam-
mé.

Ah! qu'il est douloureux d'aimer & d'être aimé !



Du même.

A quinze ans Mélite étoit fiere :
 Les rides de son front n'ont point changé son
 cœur.

Mélite, malgré ce malheur,
 A conservé l'humeur altiere
 Qu'elle avoit en ses jeunes ans.
 Je conclus de-là, que le tems
 Ne change point le caractère.

D E R U F I N.

Où pourroit-on trouver ensemble
 Les beaux yeux de Junon, les jambes de Thétis,
 L'air noble de Pallas, les tétons de Cypris ?
 Où les trouver, dis-tu ? mon Iris les rassemble.

Heureux qui peut avoir
 Le bonheur de la voir !
 Plus heureux qui peut l'entendre !
 Demi-Dieu qui d'un baiser
 Peut se voir favoriser !
 Immortel qui.... mais c'est trop entreprendre.

Du même.

Philis, Alix, & la jeune Isabelle,
 Trio charmant, se disputoient un jour,
 Et chacune des trois prétendoit à son tour
 A l'honneur d'être la plus belle.

J'arrive, & suis nommé pour vider leur querelle.

Aurois-je pu les refuser ?

Celle à qui je devois accorder mon suffrage

Devoit recevoir un baiser.

Quoique fier de cet avantage ;

Pâris, me dis-je alors, pour avoir fait un choix,

A deux divinités fit un cruel outrage.

Je pris un parti bien plus sage,

Je les embrassai toutes trois.

Du même.

Hier à la jeune Mélite

J'osai dérober un baiser,

Trop heureux maintenant qu'on m'eût pu refuser.

Je sentis une ardeur subite ;

Mille feux à l'instant dans mes veines glissez,

Je brûlai tout entier. Ce n'étoit point assez.

Ce feu qui s'étend & s'enflâme,

A consumé jusqu'à mon ame.

DE DENIS LE SOPHISTE.

Que ne suis-je la fleur, que ne suis-je le lys

Cueilli par l'aimable Philis !

Ou plutôt la rose nouvelle,

Que dans la saison la plus belle

Elle cueilleroit de sa main ,
 Pour en parer son sein !

Non, je ne serois point ce que je viens de dire,
 Je voudrois être un doux zéphire ,
 L'esprit & l'essence des fleurs ,
 Pour qui Philis , dans la saison brûlante ;
 Ouvriroit un passage à sa gorge naissante ,
 Pour goûter toutes mes douceurs.

D E M A R C.

J'aimai Glicere , & Glicere à son tour
 Me rendit amour pour amour.
 Pour prix de mon ardeur sincère ,
 Déjà je me livrois aux transports les plus doux ;
 J'entends du bruit. Alors Glicere
 Me dit : ami, rassurez-vous ;
 Ce n'est rien , ce n'est que ma mere ,
 Nous sommes d'accord entre nous.

D E J U L I E N.

Sotte & prude , à mes vœux n'auront jamais de
 part :
 L'une accorde trop-tôt, l'autre accorde trop tard.

Comme on pourroit me reprocher
 d'avoir donné un goût trop françois
 aux Epigrammes que j'ai traduites, j'en
 vais ajouter quelques-unes dans la tra-

duction latine. On verra jusqu'à quel point les Anciens pouſſoient la ſimplicité dans ces petits Ouvrages.

LIVRE PREMIER

DE NICOMEDES.

Lux erat Hipocrates hominum, & ſervabat Populorum

Cœtus, & mortuorum erat egeſtas in inferno.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Pzon & Chiron, Aſclepius, Hipocratesque;
Poſt hos Nicander clariffimam conſecutus eſt
laudem.

DE PALLADAS.

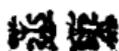
Cur per totam diem, o hirundo, infelix puella,
Lamentans canis blæſa per os?

An virginitatis deſiderium venit, quam tibi
abſtulit

Thacius Tereus, graviter te cogens.

DE LUCIEN.

Extra Deum nullus beatus eſt homo.



LIVRE SECONDE.

DAMMIEN.

Demiratio me subit., quomodo, Bytus, sit Sophista,
 Neque communem sensum, neque rationem habens.

LIVRE TROISIEME.

D'ALCEE.

Sur les Lacédémoniens morts aux Thermopyles.

O hospes, nuncia Lacedæmoniis quod hîc Jacemus,
 illorum obsequentes legibus.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Pueri Atheniensium, Persarum exercitum per-
 dentes,
 Prohibuerunt difficilem Patriæ servitutem.

DE PISANDRE.

Epitaphe.

Viro quidem Hippotion nomen erat; equo
 vero Podargus,

Et cani, Teragrus, & famulo, Babes
 Thessalus, è Creta, Magnes genere, Æmonis
 filius;
 Pèriit vero in prima acie, acrem mortem concitan-
 tans.

DE LEONIDAS.

Epitaphe.

Ob memoriam Eubuli temperantis, oplate-
 reutes
 Bibamus, communis omnibus portus mors.

DE JULIEN.

Epitaphe.

Julianus post Tigrim valde fluentem jacet,
 Verumque & bonus Rex, & fortis pugnator.

D'UN AUTEUR INCONNU.

Autre Epitaphe.

Hæc ego celebris sub lapide hoc sepulta sum
 Uni soli zonam viro solvens.

Je crois qu'on voudra bien me dispenser de donner la traduction de ces pièces.

Fin de l'Anthologie.